

I

L'IMPETUS

Toulouse bourdonnait. Toulouse bouillonnait. Les premières années du règne de Philippe IV n'avaient pas assagi l'euphorie qui tenait la ville depuis plus de dix ans maintenant. Devenue royale, elle semblait enfin avoir fait le deuil de ses comtes pour une renaissance inespérée. Partout ce n'était que travaux de construction et marchés trépidants. La Porterie, à la jonction de la Cité et du Bourg, était comme une bouche qui ne peut plus rien avaler, happant et vomissant sans cesse une agitation bruyante. Les rues en galets et graviers damés étaient défoncées par les incessants charrois de briques destinés aux innombrables chantiers du secteur; non seulement pour les bâtiments des couvents des frères mendiants et des autres institutions religieuses ou universitaires, mais aussi pour la frénésie immobilière des marchands nouvellement enrichis. On disait que les fours situés hors les murs n'avaient plus le temps de refroidir. On disait que cette fièvre changeait la couleur de la ville, du blanc au rouge. On disait que Toulouse avait le teint écarlate des femmes qui découvrent le plaisir.

Non loin de la Porterie, au carrefour de l'Olm Sec, Peire Bartas courrait à travers la mêlée. Il avait l'impression de voler

à travers la poussière de la rue, au-dessus des charrettes, de virevolter comme un insecte au milieu de la foule, inaccessible au bruit et aux bousculades. Il venait d'accéder à la maîtrise de parcheminier, le monde était à lui. Bien sûr, il serait encore valet au service de son oncle, mais, ses années d'apprentissage finies, il pouvait envisager son existence avec fierté et espérance. Il courrait rejoindre ses compagnons de métier pour fêter dignement l'événement.

Soudain un obstacle qui bloquait la rue se dressa au travers de sa course. Devant les étals, une mule chargée à en paraître monstrueuse s'était plantée dans toute la largeur du passage. Son convoyeur, arc-bouté devant la bête, vociférait en faisant tourbillonner un bâton inefficace, sous les railleries des badauds arrêtés. Peire, emporté par son élan et sa confiance de l'instant, crut pouvoir passer le long d'une façade derrière l'animal. Alors qu'il s'engageait, la bête, stoïque jusque-là, se mit à ruer d'exaspération. Le chargement de vaisselle en bois de la mule en furie explosa en tous sens. Il pleuvait des écuelles. La foule attroupée recula. Peire se jeta à terre alors que les sabots frappaient le mur à deux pans de sa tête. Durant quelques secondes démesurément longues, le jeune homme n'entendit plus que le martèlement des pattes de la mule qui le frôlaient, sans pouvoir s'en dégager. Puis tout s'arrêta, un silence absolu survint. L'animal était miraculeusement redevenu calme. Le tregenier ne criait plus. La foule était muette. Quand Peire releva la tête, il vit alors un spectacle qui le laissa lui aussi bouche bée. Un moine, qui avait écarté du bras le muletier, se tenait là, droit face à la bête libérée. Il montrait sa main droite ouverte, doigts serrés, poignet cassé, bras tendu devant lui, à l'animal sidéré. Comme envoûtée, la mule le regardait sans bouger. Attentive, elle semblait écouter

les paroles murmurées par le religieux. Et toute l'assemblée sembla faire de même pendant quelques instants. Peire aussi, que l'effroi avait cloué au sol, se sentit apaisé. Il était captivé par cette main qui lui paraissait maintenant disproportionnée, gigantesque. Le moine baissa le bras lentement et le charme se rompit. Le temps reprit alors son cours normal. Le muletier reprit sa mule et sa vaisselle. Chacun reprit son chemin. Le brouhaha reprit l'espace un moment abandonné.

Le moine se tourna alors vers le jeune homme qui se relevait:

– Rien de grave, mon garçon ?

C'était un franciscain: robe de bure grise, corde à nœuds et sandales.

– Non, merci... Vous m'avez sauvé...

– Allons, allons, coupa le moine, n'exagérons rien.

– Mais si ! Comment avez-vous fait ?

– Saint François d'Assise parlait aux oiseaux, je peux donc calmer une mule sans commettre un péché d'orgueil ! répondit le religieux avec malice. Je m'appelle Pierre Jean Olieu, et toi mon garçon ? Où allais-tu si vite ?

– Je me nomme Peire Bartas, et je suis maître pargaminier... Enfin presque, je travaille encore chez mon oncle Huc Vidal et...

– Un pargaminier ! À la bonne heure ! C'est justement ce que je cherchais, conduis-moi mon garçon.

Et sans que le jeune homme ait le temps de répondre, il le prit par le bras comme si lui-même connaissait la direction à prendre. Peire mit plusieurs minutes à retrouver ses esprits, à réaliser le surprenant enchaînement de situations qu'il vivait en cette belle journée de mai. La vivacité du franciscain, pourtant d'un certain âge, le ramenait à l'atelier de son oncle d'un pas presque aussi alerte que lorsqu'il l'avait quitté un peu

plus tôt. De maître de son destin, il lui semblait tout à coup, après avoir peut-être échappé à un accident fatal, ne plus être maître de rien du tout, même pas parcheminier.

Chemin faisant par la rue Palmade, le vieil homme ne cessait de lui poser des questions sur la ville, sur son activité, sur sa famille. Son accent provençal trahissait ses origines et engageait à la discussion. Sous l'effet de la marche et de la parole échangée, l'émotion de l'incident s'évanouit sans qu'il s'en aperçoive. Ils arrivèrent dans la rue qui devenait peu à peu celle de la corporation des parcheminiers. Situés sur le parcours qui va de la Porterie à Saint-Pierre-des-Cuisines et au pont du Bazacle, ces artisans s'installaient désormais volontiers dans ce quartier du Bourg à proximité de leurs plus gros clients potentiels : les Dominicains, les Franciscains et les écoles de l'Université autour de l'abbaye Saint-Sernin. Ils se trouvaient aussi tout près de leurs fournisseurs, les blanquiers, dont le travail réclamait un bon approvisionnement en eau tirée de la Garonne. Ils entrèrent dans la maison à un seul étage, construite il y a plus de vingt ans par Huc Vidal et son associé d'alors Raimond Bartas. La porte sur le côté de la façade donnait sur le rez-de-chaussée bâti en briques, tout entier occupé par l'atelier et par une cuisine sur l'arrière. Une issue laissait entrevoir la cour de derrière encombrée de cuves en bois et d'étendoirs où attendaient des peaux brutes. À l'intérieur, un homme au visage sec et au front dégarni s'appliquait à fixer sur un cadre en bois une peau en cours de transformation. Après un regard de surprise à l'entrée des arrivants, il s'inclina respectueusement devant le franciscain.

– Bienvenue dans mon atelier, maître.

Peire fut étonné par le geste et la formule de son oncle bien peu démonstratif d'ordinaire. Il les mit sur le compte de sa grande piété, de sa dévotion toute particulière envers les religieux des ordres mendiants, franciscains de préférence.

– Mon oncle, voici Pierre Jean Olieu qui vient de me tirer d'un mauvais pas et qui est à la recherche d'un parcheminier en cette ville.

– Aurais-tu fait une mauvaise rencontre ? s'inquiéta l'artisan

– Une mule ! Juste une mule un peu vive... répondit immédiatement le moine qui, après s'être tu quelques minutes, brûlait visiblement de narrer lui-même l'anecdote.

Le Provençal raconta en quelques mots pittoresques l'épisode de la mule. Il enchaîna dans une visite de l'atelier qu'il engagea de lui-même. Parmi les parchemins écartelés, il remarqua la présence d'une écritoire de copiste, inhabituelle dans la boutique d'un parcheminier, et en demanda la raison. Quelle ne fut pas la surprise, à nouveau pour Peire, d'entendre son oncle se lancer dans un récit que lui-même ne connaissait que par bribes. Huc Vidal expliqua que le père de Peire et lui s'étaient connus tout enfant, confiés ensemble à l'abbaye Saint-Sernin. Suivant leurs aptitudes respectives, ils avaient suivi l'un une formation de clerc, l'autre un apprentissage de parcheminier. Devenus adultes, mais toujours très liés, ils avaient décidé de s'associer. Quoique très original, ce regroupement de leurs deux professions en un même lieu, eut pour effet de leur amener une clientèle commune. Leur complicité et leur volonté de produire un support de qualité pour un meilleur travail d'écriture avaient fait leur réputation dans leur domaine. Quand les parents de Peire disparurent accidentellement lors d'un pèlerinage à Rocamadour, Huc Vidal, qui n'était pas marié, recueillit l'enfant comme son

propre fils. Il veilla à ce qu'il reçoive la même instruction que son père, tout comme la formation de parcheminier. À vingt et un ans, Peire représentait donc maintenant la somme des deux anciens amis, de leurs compétences qui avaient assuré la fortune de l'atelier. Telle était la raison de la présence de l'écritoire, de l'émotion qui étreignait maintenant la voix de l'artisan d'habitude si réservé.

– Fort bien, voyons les affaires maintenant! dit alors le franciscain, pour couper court au récit dont il avait parfaitement perçu toute la charge sentimentale. Il me faudrait quelque chose d'un peu spécial. Je voudrais un rouleau assez long d'environ un empan et demi de large pouvant être transporté autour du cou. Le parchemin devra être assez fin et souple pour un encombrement minimal et une consultation aisée.

– Une sorte de rouleau mortuaire si je ne m'abuse, demanda Huc Vidal redevenu très professionnel.

– Quelque chose dans ce genre, en effet, acquiesça le moine, cela vous semble-t-il possible dans un délai assez bref?

– Certainement, je peux même vous montrer dès à présent quelques peaux d'agneaux ou de chevreaux qui pourront convenir...

– Je vous fais confiance, le problème réside plutôt dans le prix pour quelqu'un comme moi qui a fait vœu de pauvreté.

– J'allais vous proposer d'en faire l'aumône à votre ordre, suggéra le parcheminier, d'autant que je vous suis très redevable de votre intervention de tout à l'heure.

– Il n'en est pas question! Cette commande est personnelle et vous ne m'êtes redevable de rien. Toute tâche mérite son dû.

Le vieil homme réfléchit un instant le front plissé et dit :

– Non, je vous propose un marché qui devrait vous convenir.

Je suis lecteur au couvent des Franciscains pour quelque temps encore, assez pour faire votre ouvrage. Je suis disposé à donner quelques cours particuliers à votre neveu durant cette période en échange du service que vous me rendez. Qu'en dites-vous ?

Tout réjoui par son idée, les bras ouverts, le moine interrogeait maintenant de son regard pétillant ses interlocuteurs stupéfaits par la proposition.

– Maître... je ne sais pas... c'est trop d'honneur, bredouilla Huc Vidal.

– Galéjade ! trancha le franciscain en rigolant, affaire conclue ! Des mots contre du cuir, je suis gagnant ! J'attends ce garçon dès demain à l'entrée du couvent, ajouta-t-il en tapant Peire sur l'épaule. Et cessez donc de m'appeler maître, ce titre fait horreur à ma modestie. Appelez-moi Jean tout simplement. Je repasserai vous voir dès que possible.

Et sans attendre de réponse, il les planta là, les saluant d'un geste ample avant de sortir. Peire et son oncle restèrent interloqués un long moment avant de réagir. La rapidité de décision du vieil homme les avait laissés sans voix.

Quelle journée ! Mais quelle journée ! pensa Peire qui avait l'impression d'avoir vécu une semaine en quelques heures. Il décida de la reprendre où il l'avait laissée, c'est-à-dire d'aller boire un coup avec ses amis. Il avait tant de choses à leur raconter.

Le même jour, de l'autre côté de la ville, le sénéchal de Toulouse et d'Albi tenait une importante réunion dans son hôtel du nouveau palais royal. Eustache de Beaumarchais était très attaché à ces conseils restreints qui pour lui étaient la base d'une bonne administration. Maintenant âgé de soixante ans en ce mois de mai 1294, il gardait l'aura de ses faits d'armes,

aux côtés des rois de France, lors de la dernière croisade ou des expéditions de Pampelune et de Gérone. Fidèle des fidèles de la maison royale auprès du vénérable Louis, de son frère Alphonse de Poitiers puis de son fils Philippe, il était sénéchal à Toulouse depuis vingt-deux ans, longévité rarissime d'une carrière exemplaire. Gouverneur de Navarre ou fondateur de bastides au nom du roi, il en était le représentant admiré et incontesté. Pour tous, il était le successeur des comtes de Toulouse même s'il n'en portait pas le titre. Il en avait le pouvoir et le prestige. Sa stature de forgeron l'avait sans doute aidé à relever nombre de défis, nombre de combats durant tant d'années; mais pas moins que son sang-froid ou son intelligence stratégique qui faisaient encore merveille. Le nouveau souverain Philippe, le quatrième, avait lui aussi conservé cet homme précieux.

Eustache de Beaumarchais avait donc réuni les principaux membres de son administration dans sa résidence de la Salle Neuve, construite par ses soins contre la porte Narbonnaise et le vieux Château Narbonnais dans les années quatre-vingt. Il y avait là son lieutenant Jean de Latour, Arnaud Mestre le trésorier et l'un de ses adjoints, Jean Larchevêque le viguier remplaçant de Raymond Arnal mort au mois de mars et son sous-viguier Hugues du Palais. Tous ces hommes, bien que porteurs de titres d'offices et de fonctions désignées, collaboraient à des degrés divers pour le bien de l'administration royale sans distinction trop étroite des missions. Ainsi, les agents financiers participaient souvent à des enquêtes ou à des tâches d'intendance militaire. Ils étaient les organes d'un même corps et agissaient en conséquence. Ils entrèrent dans une petite salle voûtée et richement décorée

de tentures, qui servait de cabinet de réception au maître des lieux, au deuxième étage de l'hôtel de la sénéchaussée. Assis à sa table de travail, le sénéchal attendit en fixant les motifs des carreaux vernissés du pavement que le silence se fasse avant de prendre la parole.

– Messires, je dois vous apprendre que notre bien aimé roi vient de faire prononcer par la cour de son Parlement de Paris la confiscation des fiefs de son vassal félon Édouard 1^{er} duc d'Aquitaine.

Bien qu'au courant des multiples incidents qui se produisaient régulièrement avec le voisin d'outre-Garonne, les hommes réunis ne purent s'empêcher d'échanger un court instant quelques mots de commentaires et des regards entendus.

– Vous savez, reprit le sénéchal, ce que signifie pour nous cette décision. L'application de cette prise de possession nous échoit en grande partie. Nous devons lever les troupes et les milices urbaines nécessaires à cette entreprise avant l'été. Je pense que vous vous en doutiez depuis l'arrivée de messire le Connétable qui mènera cette campagne. Je l'accompagnerai.

Les regards se croisèrent à nouveau, plus inquiets, en raison de l'âge du sénéchal. Eustache de Beaumarchais fit mine de ne pas les avoir vus, mais se leva pour faire quelques pas pendant qu'il poursuivait son discours.

– Dès à présent messire Arnaud Mestre, dit-il sans même le regarder, vous procéderez aux préparatifs matériels en liaison avec le personnel de la sénéchaussée et de l'arsenal. Vous verrez avec messire de Latour la liste de nos besoins. Vous, messire viguier, vous prendrez en charge la sénéchaussée pendant mon absence.

Pour Jean Larchevêque, qui venait d'être nommé viguier de Toulouse, c'est-à-dire en charge de toutes les affaires

concernant la ville, la tâche devenait considérable. Malgré tout, les deux hommes se connaissaient depuis longtemps, il fut plutôt flatté d'une telle marque de confiance.

– Cela fait beaucoup, je sais, admit Beaumarchais à son adresse, mais il faut bien que nous nous organisions au mieux. Je verrais avec vous les affaires les plus urgentes au plus tôt. Y a-t-il des questions ? conclut-il.

– Messire sénéchal, intervint le trésorier, vous n'ignorez pas que nous traitons actuellement des achats d'armes pour deux mandements royaux. Le premier a été réalisé, il est convoyé vers Paris en ce moment même. Dois-je mener à terme le second ? D'autant qu'il s'agit d'une commande de deux mille équipements d'arbalétriers qui nous seraient bien utiles pour les campagnes à venir.

– Vous avez raison messire Mestre, ces armes nous seraient fort utiles, mais elles ne nous sont pas destinées. Ce mandement reste en vigueur, vous en confierez l'exécution à l'un de vos adjoints. Néanmoins, il serait bon de limiter votre prélèvement sur le marché toulousain. Cela ferait monter les prix et grèverait d'autant les capacités d'armement de nos troupes. Envoyez le chercher ces fournitures chez nos voisins moins concernés par le conflit qui s'annonce, dans la sénéchaussée de Carcassonne ou le comté de Foix. J'ai besoin de vous ici.

L'âge venant, Eustache de Beaumarchais s'agaçait de plus en plus rapidement des détails dont il pensait que ses subalternes et autres agents royaux devaient savoir s'occuper de leur propre initiative. De fait, l'administration royale s'était développée, structurée par la volonté des souverains et d'hommes tels que lui. Ceci entraînait de nécessaires spécialisations au détriment d'une souplesse d'action qui caractérisait sa génération. Sans

attendre d'éventuelles autres questions qu'il avait suscitées, le sénéchal poursuivit l'ordre du jour qu'il avait en tête.

– Je voudrais aussi attirer votre attention sur d'autres événements qu'il convient de ne pas négliger malgré les opérations qui s'annoncent en Gascogne. Les difficultés rencontrées pour l'élection d'un nouveau pape inquiètent le conseil du roi. Vous savez que le pouvoir pontifical est très actif dans nos régions et qu'il convient de rester vigilant sur les droits de la couronne dans cette période d'incertitude. J'ai reçu pour instructions d'avoir l'œil sur une possible agitation autour de l'ordre des Franciscains, sous protection royale depuis longtemps. En particulier, un certain Pierre Jean Olieu serait susceptible d'avoir quelques problèmes. Auriez-vous quelques informations à son sujet messire Archevêque ?

Le viguier posa un regard interrogateur sur son adjoint Jean de Latour, puis l'encourageant à répondre dans la mesure de ses possibilités, le poussa en avant. Le sénéchal regardait maintenant, par la fenêtre, des terrassiers qui s'affairaient au creusement d'une grande fosse destinée aux latrines et eaux usées, en attendant une réponse.

– En effet, messire sénéchal, cet homme est dans nos murs depuis peu. Il est lecteur au couvent des Frères Mineurs. Sa présence n'a entraîné à ma connaissance aucun désordre public. En revanche, un autre prédicateur, Vital Dufour, qui cherche à convertir des femmes de mauvaise vie, a créé une vive émotion dans le Bourg ces dernières semaines, précisa le sous-viguier qui voulait prouver sa qualité en matière de police. Devons-nous intervenir à son encontre ?

– Laissez ce prêcheur s'en prendre aux prostituées si ça lui chante, objecta Beaumarchais en se retournant face à lui. Sachez que le dit Olieu est plus dangereux par ses écrits que

par sa parole. Son enseignement a plusieurs fois été interdit à Strasbourg et Montpellier. Je ne me préoccupe pas de théologie, précisa-t-il d'un ton plus vif, mais je ne tiens pas à ce que l'Inquisition trouve un prétexte d'une attaque contre les Franciscains. L'idéal de pauvreté, que défendrait plus que de raison nombre d'entre eux, gêne fort certains membres de la curie romaine qui combattent nos intérêts. En clair, je ne veux pas d'affaire religieuse à Toulouse, surtout à compter d'aujourd'hui. Débrouillez-vous comme vous voudrez, dit-il en s'adressant collectivement aux responsables, debout devant lui, qui commençaient à mesurer le caractère sensible et impérieux de son inquiétude. De plus, si une affaire éclate, une partie de la population prendra fait et cause pour les Cordeliers, nous nous retrouverons avec une agitation contre laquelle nous serons totalement démunis. On ne mobilise pas une ville pour la guerre dans le désordre ! Ce que je veux, c'est ne pas en entendre parler !

La voix autoritaire et cassante du sénéchal interdisait tous commentaires supplémentaires. On régla encore quelques dossiers peu importants et la réunion s'acheva. C'est au pied du bâtiment, en l'absence du sénéchal, qu'on désigna celui qui se chargerait du franciscain Olieu. Évidemment personne ne souhaitait prendre la responsabilité de cette histoire. Le problème échut, comme souvent en pareil cas, au plus jeune qui se trouvait être l'adjoint du trésorier. En cas de difficulté, on se dissimulerait derrière cette désignation collective, le lampiste subirait seul les plus graves conséquences. Il eut beau prétexter son incompetence en la matière, que l'achat des armes qui lui tombait inévitablement dessus ne lui permettrait pas d'être à Toulouse, rien n'y fit. Les autres mirent en avant la

priorité et l'importance de la préparation de la campagne de Gascogne, et le laissèrent à son désarroi.

Cet officier se sentait d'autant plus désemparé qu'il ne se trouvait là qu'en sa qualité d'homme d'armes. Il avait été désigné pour assister Arnaud Mestre lors des commandes d'armement, et le trésorier avait tenu à sa présence pour cette raison. Il n'était pas plus au fait des affaires religieuses que des pratiques comptables. Pourtant, il devait maintenant réaliser des achats, une surveillance policière, et faire un trait sur sa participation à la future guerre de Gascogne. Il sortit du château royal par le portail de la rue de l'entre-deux-portes en maudissant ce jour.

II

Depuis quelques jours déjà, Peire passait plusieurs heures de la matinée avec son nouveau maître, Pierre Jean Olieu. Il ne s'agissait pas pour le franciscain de répéter avec lui l'enseignement théologique ou philosophique qu'il professait dans de nombreux couvents languedociens et provençaux. Il s'appliquait plutôt à renforcer les acquis de son élève, à compenser certaines carences qui provenaient du caractère particulier du cursus de Peire. En effet, menant de front ses études et son apprentissage artisanal, celui-ci ne pouvait avoir pour objectif l'obtention complète du trivium : grammaire, rhétorique et dialectique. En accord avec son oncle, il avait concentré ses efforts sur la grammaire pour une maîtrise parfaite de la langue latine. Le moine s'était vite aperçu de son bon niveau en cette matière et se contenta de l'entretenir par des exercices de copie et de commentaire. Étant donné qu'ils ne se verraient au mieux que pendant quelques semaines ou quelques mois, il mit l'accent sur des travaux de dialectique, dont la méthode, sous forme de questions et de discussions argumentées, constituait pour lui la meilleure pédagogie. Il en profitait pour aborder des sujets les plus concrets possibles tout en esquissant une sensibilisation aux grandes interrogations du temps. Quand les conditions le permettaient, il partageait son savoir au cours de longues promenades dans les jardins du couvent des Frères Mineurs ou à l'extérieur de la ville.

De son côté, Peire prenait de plus en plus de plaisir à ces rendez-vous scolastiques. Il avait été un peu tiède à l'idée d'accepter le marché si rapidement survenu. Les années passées à étudier lui avaient été assez pénibles, en partie à cause de la somme de travail qu'il avait dû accomplir, partagé entre l'école et le métier en atelier. Il n'avait pas rechigné à ces efforts, très vite conscient de l'opportunité que lui offrait son oncle, mais sa position vis-à-vis des garçons de son âge avait été difficile. De fait, il n'avait jamais vraiment intégré le milieu étudiant. Il n'avait pas non plus totalement partagé les aventures de ses camarades apprentis libérés de toute obligation dès la fin de l'après-midi. En théorie, le jour de son accession à la maîtrise de métier aurait dû signifier le jour de la délivrance, le jour de son entrée dans la vraie vie. La proposition du moine n'avait fait que reculer l'échéance attendue. Mais les discussions à bâton rompu s'étaient avérées plus intéressantes que prévu. Elles compensaient d'une certaine façon celles qu'il n'avait jamais eues avec son père, ou avec son oncle Huc, homme aussi peu loquace qu'affectueux.

Ce jour-là, les deux hommes parlaient de l'univers, du monde en général.

– ... Vous me prenez pour un enfant maître Jean ! Je sais bien que la Terre n'est pas plate comme une galette ! Elle est ronde comme une balle, elle se trouve au centre parce qu'elle est la plus lourde des quatre éléments.

– Bien mon garçon, tu sais donc aussi que le soleil, la lune ou les étoiles se déplacent autour d'elle. Comment expliques-tu cela ? demanda le franciscain.

– Parce que notre Seigneur l'a voulu ainsi, répondit aussitôt son élève.

– J’attendais une argumentation un peu plus consistante, dit Jean Olieu en arrêtant sa promenade pour marquer sa déception. Dieu est créateur du Ciel et de la Terre, c’est entendu, mais crois-tu qu’il mène chaque sphère céleste comme un bouvier conduit son attelage? Crois-tu que tout mouvement dans le ciel et sur la terre est sans cesse provoqué de sa main comme les grains d’un sablier sans cesse retourné?

Quand le moine utilisait cette forme de questionnement quelque peu ironique, l’étudiant savait que les réponses étaient à l’évidence négatives, mais qu’il fallait, malgré tout, trouver quelque chose à opposer.

– Pouvons-nous poser ce genre de question maître? Dieu n’est-il pas tout puissant?

Le vieil homme le fixa un instant, cherchant à vérifier dans son regard une improbable intention maligne, puis poursuivit la marche en traitant le sujet sans plus tergiverser.

– Il faut nous interroger, mon garçon, non pas sur l’origine du mouvement mais sur sa nature. Certains postulent que Dieu, assisté des anges, actionne la grande machine du monde à l’aide de manivelles. Il peut aussi en être le moteur par le désir de mouvement qu’il suscite comme un objet d’amour meut celui qui l’aime.

– Laquelle de ces propositions est la bonne, maître? demanda avidement Peire.

– Cesse donc de m’appeler maître! Pour en juger, à toi d’en peser les arguments exposés dans les sommes à ta disposition. Je te l’ai déjà dit, il n’y a pas la bonne et la mauvaise, mais le juste et le moins juste, reprit son professeur. Les vérités naturelles ne sont que les signes de l’immense beauté, de l’infinie bonté de l’œuvre de notre Seigneur. Pour le compte, voici une troisième explication dont tu ne trouveras que plus difficilement écho

dans les commentaires. Tu as peut-être déjà constaté par toi-même qu'une balle continue de rouler un certain temps après avoir été frappée du pied. Ainsi, l'impulsion imprimée à un projectile continue de le mouvoir en l'absence de ce qui cause son mouvement. Une impetus de même nature a peut-être été donnée au monde par son créateur. D'ailleurs, les écritures ne nous disent-elles pas que l'univers n'est pas éternel, tout comme la course de la balle frappée du pied qui finit par s'arrêter ?

Le silence s'installa un instant pendant que Peire tentait d'analyser les dernières paroles du moine. Ce dernier souriait, car il aimait par-dessus tout faire naître la réflexion dans l'esprit de son interlocuteur. Ils firent encore quelques pas avant que le jeune homme ne livre le résultat de ses pensées.

– Maître, est-ce que cela signifie que nos vies aussi seraient des balles frappées du pied ? demanda-t-il.

– Il se peut, mon garçon. Il se peut, mais ce n'est qu'une impulsion. À nous de la mener aussi droit que possible pour aller loin et trouver notre bonne place quand elle s'arrêtera. Les persécutions de ce monde attestent la présence de l'Antéchrist ici-bas. Elles annoncent la venue de l'Esprit très prochainement. Seul un idéal de pauvreté peut préparer nos âmes à ce jour et au Jugement dernier.

Ces dernières sentences revenaient invariablement dans la bouche de Jean Olieu. Le jeune parcheminier savait maintenant qu'elles annonçaient la fin des leçons du jour. Ils regagnèrent le couvent où le moine lui confia quelques lectures profitables.

– Merci maître, à demain, dit simplement Peire en le quittant.

– Si tu continues à m'appeler maître, je te fais copier tout Cicéron ! menaça faussement le vieil homme. Au revoir, et n'oublie pas l'impetus...

C'est en ressortant du couvent qu'il remarqua la présence de deux hommes d'arme postés en face de l'entrée, à l'angle de la rue Palmade. Sur le coup, il n'y prêta guère attention, mais quelques minutes plus tard ce détail lui revint en tête. Il y avait là quelque chose d'inhabituel, de curieux, presque d'incongru. Ce n'était pas des soldats du guet que tout le monde connaissait, au moins de vue. La surveillance du Bourg se faisant par partita, et plus spécifiquement selon un découpage topographique en fonction de la situation des portes, les hommes du guet étaient des familiers, des gens du quartier dont ils étaient chargés. S'ils n'étaient pas aux portes, ils circulaient constamment, réglant une dispute par ci, contrôlant le flot des marchandises et des hommes par là. Ils ne seraient, en tout cas, jamais restés plantés à cuire sous le soleil comme les deux qu'il avait vu. Ceci indiquait même qu'ils n'étaient sans doute pas des méridionaux. Peire se dit qu'il pouvait s'agir de soldats en quête d'une levée de troupes, attirés à Toulouse par les nouvelles alarmantes de la situation en Gascogne. Mais là encore, quelque chose clochait. Ils ne portaient pas cet équipement assez hétéroclite qui caractérisait souvent les mercenaires qui ont traîné leur cotte un peu partout. Non décidément, ces deux-là ne faisaient pas partie du décor.

Peire Bartas aurait sans doute rapidement oublié les deux personnages qui avaient fortuitement capté son attention s'il ne les avait pas revus le soir même. Ils étaient alors attablés à l'hôtellerie de la Sirène située tout près de l'église Saint-Pierre. Le jeune homme y retrouvait régulièrement ses amis valets et apprentis de sa corporation.

Ce lieu bruyant contrastait terriblement avec celui de ses doctes travaux de la matinée. Toute une population de pêcheurs, de fayssiers et de brassiers, liés à l'activité sur la Garonne y apportait des odeurs de poissons et de sueur pour les noyer dans le vin. Les blanquiers, nombreux dans le quartier, y avaient aussi leurs habitudes. Ces mégissiers qui fournissaient les métiers réclamant de la peausserie fine, du boursier au pélégentier, essaïmaient depuis plusieurs générations en petits ateliers familiaux. Certains d'entre eux portaient le même nom de famille, et la tradition d'y adjoindre un surnom pour les distinguer s'était rapidement imposée. Il y avait par exemple plusieurs Andrieu : Andrieu-grande-peau parce qu'il travaillait de préférence les cuirs d'animaux de grande taille, Andrieu-bouc plutôt spécialisé dans les peaux de caprins, et Andrieu-estordit connu pour oublier parfois ses peaux dans les mégis. Andrieu-grande-peau justement était un pilier de la taverne. Il moquait joyeusement toute nouvelle personne qui entrait dans l'estaminet. Peire ne faisait pas exception à la règle. Il l'avait appelé ironiquement « le savant délicat » avec force politesses exagérées ; les parcheminiers étant surnommés « les délicats » par le même Andrieu-grande-peau. À chaque fois, Peire riait de cette chaleureuse manière de dire bonjour. Il aimait ces hommes gouailleurs mais francs comme une monnaie d'or. Il n'y avait pas de faux-semblant chez ces gens, si vous étiez leur ami, vous pouviez compter sur eux. Le « savant délicat » n'était pas sûr que ce soit le cas chez les marchands ou les lettrés.

Les deux soldats repérés le matin ne pouvaient donc pas passer inaperçus dans une telle assemblée d'artisans. Peire les reconnut immédiatement. Pourtant il n'eut pas le temps de s'en inquiéter. Les deux hommes se levèrent juste après son

arrivée, manifestement peu enclin à se fondre dans l'ambiance du lieu. Peire trouva la coïncidence un peu suspecte, quoique difficilement explicable, mais rapidement accaparé par ses amis il n'y prêtât plus attention.

Les soirées à l'auberge de la Sirène se terminaient généralement par des chansons vociférées à tue-tête. Un joueur de cabrette attiré menait la sarabande de chants de bateliers ou de compagnonnage peu prisés par les oreilles les plus pieuses. Ce chahut nocturne posait peu de problème au voisinage car le seul mitoyen de l'hôtellerie se trouvait être le cimetière de l'église Saint-Pierre-des-Cuisines. En revanche, les paroissiens se plaignaient régulièrement de l'odeur pestilentielle de ses abords. Le mur de clôture servait évidemment de pissotière à toute la clientèle, et les latrines de l'établissement n'avaient pu abolir ce rituel. Quand Peire Bartas sortit de la taverne, il entreprit comme d'habitude de se soulager contre la muraille du cimetière avant de rentrer chez lui. Pendant qu'il remplissait son office, il entendit des cris venus du parvis de l'église sur lequel donnait l'entrée du cimetière, non loin de là. En s'approchant par curiosité, il distingua peu à peu un attroupement d'une dizaine de garçons. Tenue par tous les membres, une fille se débattait et criait, irrémédiablement emportée vers le cimetière pour y être violée. Il interpella le groupe aussitôt.

– Eh les gars! N'y a-t-il pas assez de prostituées pour s'en prendre à cette jouvencelle?

Surpris dans leurs efforts pour maîtriser la fille, les adolescents s'arrêtèrent sans lâcher leur victime. Le chef de la bande, apparemment plus âgé, se retourna vers l'intrus pour répondre.

– Si tu en veux un bout, on veut bien partager, sinon tire-toi de là!

Peire reconnut alors le valet d'un maître affachayre. Les tanneurs formaient la corporation rivale des blanquiers depuis toujours. Quand l'envie leur prenait de dépuceler quelques apprentis, ils venaient chasser la fille dans le quartier de leurs ennemis de métier.

– Tu plaisantes, soudard! Je veux le bout tout entier! répondit le parcheminier en guise de provocation.

À ces mots, la bande se détourna de la fille, à l'exception d'un seul chargé de conserver la proie. Malgré la pénombre, Peire vit sortir les gourdins et les nerfs de bœuf. Le chef, lui, tira de sa ceinture un couteau qui manifestement ne servait pas à tailler les plumes. Devant le nombre, il se dit que le vin l'avait rendu un peu trop audacieux, qu'il aurait mieux fait d'appeler ses amis blanquiers plutôt que de jouer au preux chevalier. Il était maintenant trop tard, désormais les affachayres répartis autour de lui le menaçaient de près. Quitte à se faire rosser, il décida de tenter de forcer le passage de la façon la plus improbable qui soit pour faire jouer l'effet de surprise. Mais alors qu'il était résolu à se jeter sur le chef de bande, un allié inattendu apparut dans la nuit. L'inconnu fit siffler l'air derrière les garçons tanneurs en faisant tourner une épée.

– Peut-être pourrais-je rendre le combat plus équitable? demanda-t-il aux assaillants surpris.

Sans attendre de réponse, il avança sur eux en manœuvrant son arme dans le vide. Parfaitement convaincue par cet échauffement, la bande s'éparpilla aussitôt en tous sens tel un vol de perdreaux. Le chef resta interdit devant la débandade générale. Son dernier acolyte avait lâché la fille pour s'évanouir à son tour.

– On peut passer aux choses sérieuses, insista alors l'inconnu en se tournant vers lui.

Rageur, le valet comprit qu'il n'y avait plus rien à faire. Il recula avant de s'échapper à son tour. La fille était restée à terre en sanglots. L'homme s'approcha pour la relever.

– J'avais mon bonnet... Je vous jure, j'avais mon bonnet, hoquetait-elle, persuadée qu'il aurait dû lui épargner sa mésaventure. Les filles de mauvaise vie étaient réputées ne pas porter de coiffe et elle ne voulait pas être confondue avec l'une d'elles.

– Tout va bien, dit l'homme, je m'appelle Guilhem Domeng et je suis sergent du roi. Personne ne te fera de mal à présent.

– Merci messire Domeng, intervint Peire, nous vous devons tous deux une fière chandelle. Quelle chance que vous soyez passé par ici ! Je suis Peire Bartas, artisan pargaminier.

– Je pissais contre le mur du cimetière comme vous, avoua le sergent en riant. Il faut croire que notre Seigneur n'est pas très rancunier. Et cette fille, que fait-elle ici ?

– Je me nomme Constance, je suis la servante d'un sédier du quartier Villeneuve, expliqua la fille qui pleurnichait encore un peu. Il m'a chargée de veiller jusqu'au soir sur sa mère malade qui réside rue du Bazacle. Je rentrais chez moi quand ils m'ont attaqué...

La fille se remit à pleurer à gros bouillons.

Les deux hommes décidèrent de la raccompagner chez elle. Villeneuve se trouvait de l'autre côté du Bourg et la bande avait bien pu se reconstituer pour achever son coup. Pendant cette traversée de la ville, Constance, encore sous le choc de l'agression, n'ouvrit plus la bouche. Guilhem Domeng et Peire Bartas faisaient plus ample connaissance en discutant de l'actualité. En tant que sergent, Guilhem était à même

de confirmer les rumeurs qui circulaient sur les affaires d'Aquitaine. Les consuls avaient déjà exigé du roi les lettres de non-préjudice. Les Toulousains allaient bien être mis à contribution pour la prise de possession royale de la province voisine. Cela consisterait à fournir des contingents pour la quarantaine de la campagne militaire. Il y avait de fortes chances que Peire soit retenu pour y participer comme la plupart des hommes de son âge. Cette perspective, qu'il n'avait pas encore réellement envisagée, fit naître en lui un soudain sentiment d'inquiétude. Le sergent voulut le rassurer en précisant que les milices urbaines tenaient généralement un rôle mineur dans les combats. L'idée même de s'y trouver était déjà très angoissante pour le parcheminier qui ne connaissait rien à l'art militaire.

Peire songea opportun de signaler à son nouvel ami officier les deux soldats qu'il avait repéré le jour même. Guilhem n'y trouva rien de suspect. Il s'amusa de l'étrange suspicion du jeune artisan. De nombreux hommes d'armes étaient effectivement en quête d'engagement pour des guerres privées ou des guerres entre princes. Il n'était pas étonnant d'en voir à Toulouse. Le comportement d'étrangers un peu perdus dans une ville inconnue n'avait pour lui rien d'insolite.

Quand ils eurent ramené la fille en sécurité, ils purent parler plus librement de l'incident qui les avait fait se rencontrer.

– Et tu n'as pas d'arme ? s'étonna Guilhem Domeng.

– Non, reconnut Peire. C'est d'ailleurs la première fois que je vois des artisans en avoir. D'habitude, les bagarres se règlent à mains nues. Nous savons trop bien, dans nos métiers, qu'une blessure, un bras cassé, pourrait nous conduire à une irrémédiable pauvreté. Il y a bien quelques rixes entre apprentis ou corporations, mais jamais personne auparavant n'aurait pris de tels risques sur son avenir.

– Les choses changent, c'est sûr, commenta le sergent. La richesse de la ville attire de nombreux paysans à la recherche d'un travail, et toute une population de voleurs et de criminels qu'il est difficile de contrôler. L'afflux d'hommes d'armes de toute espèce ne va pas arranger les choses...

Tout en poursuivant leur discussion sur la situation en ville, ils retournèrent jusqu'à la rue des Pargaminiers. Heureux d'avoir sympathisé, les deux hommes se quittèrent non sans promettre de se revoir dans des circonstances moins périlleuses.